

L'homme et le chien à table : deux modalités d'être présents

VICART Marion¹

Résumé :

L'article part d'un constat : l'étude des animaux en sciences sociales se focalise généralement sur des situations collectives dramatiques. Pourquoi un tel assombrissement des relations homme-animal ? Parce qu'elle s'intéresse aux détails de l'existence, la phénoménographie équitable est une méthode qui permet, selon nous, la mise en évidence des modalités d'être présents de l'homme et du chien en situation de vie ordinaire. Ainsi, grâce à l'outil photographique employé dans une perspective phénoménographique comparée, l'article propose le dépliement d'un instant de « bonheur tiède » avec l'animal. Il montre ainsi que la façon d'être présent dans l'interaction ne se traduit pas de la même manière chez l'homme que chez le chien.

Mots clefs :

Homme-chien-être-bonheur-phénoménographie

¹ Doctorante en Sociologie (EHESS-GSPM, Paris)
puppy_ion@yahoo.fr

L'homme et le chien à table : deux modalités d'être présents

VICART Marion
EHESP-GSPM

Depuis des siècles, les frontières de l'humanité et de l'animalité ont été travaillées sur le thème philosophique de la « souffrance en partage » pour montrer que, tout comme l'humain, l'animal est capable de ressentir physiquement le mal qu'on lui inflige². Les philosophes mettent alors la peine et la peur intensive comme points de rencontre entre l'homme et l'animal et non le plaisir ou la tranquillité. En sciences sociales, la tendance semble suivre la même voie. En effet, depuis longtemps l'animal est étudié en anthropologie notamment à travers l'analyse de ses statuts –peu enviables- au sein des activités humaines à fort enjeu de sens : sacrifice religieux, jeu funeste, consommation culinaire, assistance au travail, etc., autant d'activités aux « gestes cérémoniels » dont la fonction est de rassembler les hommes dans la réalisation de pratiques rituelles aux significations profondes qu'ils effectuent *équipés* d'animaux. Ces études focalisent en fait sur des situations « dramatiques » où ce qui est vital, excitant et jouissif pour l'homme devient élément mortel pour la bête³. Pourquoi un tel assombrissement des relations homme-animal ? N'y a-t-il pas moyen de saisir un autre aspect des rapports interspécifiques, plus précisément des rencontres entre humains et non humains, qui ne soit pas fondé sur l'affairement des hommes et le « silence des bêtes »⁴?

Le fait est que, selon nous, la cohabitation des hommes et des animaux est souvent présentée sous la forme homogène d'un vécu collectivement partagé par tous les individus d'une communauté. Claude Lévi-Strauss montre par exemple que les pratiques à l'égard des animaux domestiques s'harmonisent au sein même d'une culture car, dit-il, en occident « le bétail est plus ouvertement traité comme objet, le chien comme sujet », mais peuvent néanmoins varier à l'échelle de la planète, puisque « la situation est différente chez les pasteurs africains qui traitent le bétail comme nous traitons les chiens »⁵. D'autres chercheurs, comme par exemple F. Héran⁶, exploitent les nomenclatures des catégories socioprofessionnelles afin de dégager des « familles » de comportements tenus à l'égard des animaux domestiques dans la société française. Malgré l'intérêt de ces études, il faut toutefois noter que cette mise en évidence des gestes humains tournés vers l'animal sous forme de protocole d'action collective soutenu par des logiques culturelles (Lévi-Strauss) ou sociales (Héran) conduit à disqualifier les variations individuelles et la part singulière des comportements.

Or, si « la quête du bonheur est peut-être la chose la mieux partagée »⁷, le bonheur dans son vécu comporte néanmoins une dimension personnelle⁸. En effet, le concept de bonheur a ceci d'intéressant qu'au lieu d'engager une réflexion sur l'« avoir » partagé, il

² Voir par exemple : Chauchard P., *La douleur*, Paris, P.U.F, 1959 ; Troncy P.-M., *Avec les animaux, nous avons la douleur en partage*, Paris, Ed. Le Manuscrit, 2004.

³ Sur ces questions nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre article : Vicart M., « Quand l'anthropologue observe et décrit des journées de chiens » in *Comment penser le comportement animal? Contribution à une critique du réductionnisme*, ouvrage collectif à paraître en 2009.

⁴ Fontenay E. (de), *Le silence des bêtes*, Paris, Fayard, 1998.

⁵ Lévi-Strauss C., *La pensée sauvage*, Paris, Plon Edit., 1962, pp. 272-273.

⁶ Héran F., « Comme chiens et chats, structures et genèse d'un conflit culturel », *Ethnologie française*, 18 (4), 1988.

⁷ Comte-Sponville A. *Le bonheur, désespérément*, Paris, Ed. Pleins feux, 2000, p. 9.

⁸ « Le bonheur est une affaire privée. (...) Nous pouvons démontrer que le bonheur est indéterminé et n'offre pas prise à une stratégie collective », Giroud-Fliegner O., *A la bonne heure. Etre heureux*, Paris, Le Seuil, 1997, p.60.

conduit d'abord à s'interroger sur l'« être »⁹. C'est de façon inévitable que la question de l'« avoir » - courante en sociologie et en anthropologie- amène à comptabiliser ce que les uns (les hommes) possèdent en commun (des représentations, des connaissances, des coutumes, des usages, etc.) à défaut de ce que les autres (les animaux) n'ont pas, débouchant, de fait, sur une incontournable asymétrie homme-animal dans la description et l'analyse. En revanche, la question de l'« être » permet, selon nous, d'équilibrer les deux « pôles », car à la fois l'homme et l'animal « sont », c'est-à-dire sont présents en situation selon une *manière d'être spécifique* à leur espèce, qu'on peut alors décrire et comparer à partir d'un travail d'observation phénoménographique.

Dès lors, se perçoit le début d'une définition : par bonheur, on envisagera précisément une manière d'être de l'homme avec l'animal familier, manière d'être qui, en l'espace d'une minute ou d'une heure, associe au mode permanent de la tranquillité quotidienne (mis à jour par A. Piette¹⁰) le sentiment de plaisir et d'amusement. Ainsi caractérisée pour l'humain par une manière d'être tranquille, cette définition du bonheur convient-elle à qualifier le bonheur animal ? La spécificité du mode d'existence de l'animal n'appelle-t-elle pas, au contraire, à concevoir pour ce dernier une autre manière d'être heureux ? Dans cet esprit, penser le bonheur de l'animal et celui de l'humain en terme de différence, c'est, comme le notent V. Despret et J. Porcher¹¹, penser *comment on est différent* « avec » et, non, comme le veut habituellement une pensée de la différence, contre. C'est sur ce fond de réflexion que se constitue l'objet du présent article visant une analyse du bonheur tiède. Aussi, nous faut-il préciser ce dernier.

Le bonheur de l'homme dans sa rencontre ordinaire avec l'animal diffère, selon nous, de la joie collective exaltée par une foule lors d'un fait exceptionnel. De plus, ce bonheur n'a pas lieu dans l'urgence ni le risque : il s'éloigne de l'exaltation émotionnelle de la personne - c'est pourquoi nous le désignons de « tiède »- parce qu'il ne s'exprime pas par des tensions ni par des passions ferventes comme dans l'exercice d'une activité extrême ou lors d'un événement singulier. Aussi, dès que l'on considère le bonheur comme *une* manière d'être relâché et joyeux de l'humain, on peut aisément penser que c'est bien à travers la subtilité des gestes qu'il pourra se repérer chez l'individu. En effet, comme nous le verrons plus loin, le relâchement des engagements de la personne¹² et la dispersion de son attention par rapport aux enjeux collectifs le temps d'un instant de « bonne heure »¹³ avec l'animal sont visibles sur le corps, à travers la singularité et les détails comportementaux. Par conséquent, le travail phénoménographique, visant au repérage subtil du réel, nous semble bien adapté à l'étude du bonheur de l'homme dans le quotidien des rapports avec l'animal.

Repérer le bonheur tiède *in situ*

Dans le cadre de nos recherches sur le quotidien des relations homme-chien, nous avons mené plusieurs observations empiriques dont l'une fera l'objet de cet article : il s'agit d'un repas de famille en plein air. Au sein de celui-ci, nous avons relevé les pratiques normatives et les codes gestuels relatifs à l'enjeu principal de la situation du repas sur lequel les individus étaient centrés. Nous avons également choisi l'usage de la photographie pour « saisir » aléatoirement certains éléments issus de cette scène très courte qui se déroulait sous nos yeux. De sorte que, tout en préservant la référence au rythme du déroulement général de l'activité des personnes focalisées sur la prise du repas, la photographie nous a permis de viser

⁹ N'est-il pas plus correct de dire « je suis heureux » plutôt que « j'ai du bonheur » ?

¹⁰ Piette A., *Petit Traité d'anthropologie*, Marchienne-au-Pont, Socrate Editions Promarex, 2006.

¹¹ Despret V., Porcher J., *Etre bête*, Arles, Actes Sud, 2007, p. 80.

¹² Voir Rémy C., « Fictionnalité, singularité et liturgie : micro-ethnographie d'une messe catholique et d'un culte protestant luthérien », *ethnographiques.org*, Numéro 4 –nov. 2003 [en ligne]

¹³ Giroud-Fliegner O., *op. cit.*

les « marges » de la scène principale, lesquelles laissent apparaître une courte séquence d'interaction entre un participant humain (nommé Cédric) et le chien qui se trouve à ses pieds.

La photographie a effectivement permis un élargissement de notre point de vue et ainsi un changement dans nos attitudes visuelles à l'égard de la situation observée puisqu'elle nous a aidé à relever ce qui, pour l'interactant ordinaire, ne faisait pas l'objet de conscience focale et restait souvent inaperçu : les objets ou les êtres insignifiants, autant d'éléments du « décor » devenant rapidement des détails sans importance pour le chercheur qui, généralement, se focalise sur la scène principale des « hommes entre eux ». Cette technologie nous a aussi servi à « capter par un tilt » les indices kinésiques, c'est-à-dire les gestes fugaces, non directement spécialisés dans l'action, tels que les dérapages, les hésitations, les moments d'inattention, de rêverie, de distraction des personnes, lesquels indiquent leurs engagements singularisés en tant qu'êtres individuels.

De plus, les légendes encadrées présentant les photographies proposent une description phénoménographique des postures, des comportements, des regards, des mimiques et des expressions faciales des acteurs, travail de micro-description inspiré de l'étude de Birdwhistell sur la « scène de la cigarette »¹⁴. L'intérêt de la démarche phénoménographique est qu'elle ne se préoccupe finalement pas de nommer l'action en référence à ce qui se cache « derrière » elle, dans le mental. Simplement, elle vise à décrire les changements de position, l'expressivité et les mouvements des corps « en train de se faire » dans leur logique de rapprochement et de contact¹⁵, dans des unités très précises sans toutefois sombrer dans une explication atomistique qui, d'emblée, réduirait ces corps à leur propre anatomie et empêcherait ainsi toute explication sociale du comportement individuel. Dans ce sens, nos connaissances familières associées aux savoirs éthologiques sur le chien¹⁶ nous permettent de comprendre et de décrire de façon détaillée ce que fait cet animal dans l'axe d'interaction qu'il partage « ici et maintenant » avec l'homme¹⁷, sans pour autant déboucher sur l'usage de concepts généraux lourds d'abstraction et d'ambiguïté tels que ceux de « conscience » ou de « pensée »¹⁸. C'est donc de façon légitime que l'équité pourra être préservée dans notre description de l'homme et du chien en interaction, à condition que demeure couplée la sociologie à l'éthologie telle que nous venons de la considérer.

Enfin, d'autres descriptions plus « analytiques » viendront introduire chaque enchaînement de photographie. Elles s'appuieront surtout sur le modèle goffmanien de la « cadre analyse »¹⁹.

« Toute expérience humaine renvoie, selon Goffman, à un cadre donné, généralement partagé par toutes les personnes en présence ; ce cadre oriente leurs perceptions de la situation ainsi que les comportements qu'elles adoptent par rapport à elle. »²⁰

On parle alors de « modalisation » lorsque se transforment les différents cadres organisant l'expérience humaine. La modalisation montre ainsi comment se décompose l'expérience

¹⁴ Birdwhistell R., « Exercice de kinésique et de linguistique : la scène de la cigarette », in Winkin Y. (éd.), *La nouvelle communication*, Paris, Seuil : 160-190.

¹⁵ Kendon A., *Conducting Interaction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

¹⁶ Pour un examen éthologique des compétences sociocognitives et de l'aptitude interactionnelle du chien voir les travaux récents de Miklosi *et al.* (2000 ; 2004 ; 2005) et l'article de Hare B. et Tomasello M., « Human-like social skills in dogs ? », dans *Trends in Cognitive Sciences*.

¹⁷ Vicart M., « Faire entrer le chien en sciences sociales », *Interrogations ?*, n°1, décembre 2005, pp. 131-136 [en ligne]

¹⁸ Par exemple, comme le souligne Joulain F. (1998) décrire un chimpanzé en train de taper une noix avec une pierre nécessite de faire un travail important de distinction entre la proposition « casser la noix » (qui correspond à la description de l'action en train de se faire) et celle de « employer un casse-noix » (qui est déjà l'interprétation de l'objet, suggérant ainsi que l'animal se le représente comme « outil » et qui débouche de ce fait vers les concepts abstraits de « représentation », de « technique », etc.).

¹⁹ Goffman E., *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

²⁰ Nizet J., Rigaux N., *La sociologie de Erving Goffman*, Paris, La Découverte, 2005, p. 65.

d'un individu en différentes strates : un cadre original peut être transformé par modalisation en un cadre secondaire sans pour autant qu'il y ait rupture entre ces deux cadres. Par conséquent, cette cadre-analyse nous permettra de comprendre la dynamique de la situation du repas observée en faisant apparaître les combinaisons subtiles des cadres qui la constituent. Nous verrons que c'est à travers ces combinaisons que se font les fluctuations des engagements de l'acteur qui le conduisent à la distraction. Et c'est bien la distraction, celle avec l'animal, qui nous intéresse précisément ici, dans la mesure où elle délimite la « bonne heure », courte séquence co-occurrence à l'activité normative où l'homme échange avec le chien selon des modalités d'action spécifiques.

Phénoménographie du bonheur tiède : dépliement d'un instant

Photo 1 : le repas quotidien d'une famille est une situation ritualisée, comportant des règles ordinaires (tenir sa fourchette, être assis sur une chaise, etc.) et des objets formant un « plan »²¹ permettant aux personnes de se repérer pour savoir ce qu'il faut faire de convenable dans cette situation. Le repas est donc une activité banale dont les personnes ont intériorisé les dispositions durables sous forme d'automatismes leur permettant de faire plusieurs tâches en même temps²². Lors de cette scène en plein air, chaque membre paraît mobiliser son attention sur les gestes relatifs au repas (cadre principal). Cependant, ces personnes ne sont pas non plus absorbées complètement par cette activité. Les mouvements de chacun s'exécutent donc avec une certaine fluidité, car tous savent à peu près ce qu'il faut faire pour que le repas se déroule « normalement ».



Photo 1

Au départ, Cédric (de profil) a l'air attentif. Son corps est droit, positionné face au « foyer » d'attention. A ses pieds, il y a le chien, étendu sur le sol, explorant des yeux ce qui l'entoure en fonction des stimuli extérieurs qui l'interpellent. Son poitrail est droit et sa tête ne cesse de bouger d'un côté à l'autre. Ses oreilles et sa truffe remuent en même temps que les yeux « fouillent » tout autour.

On peut imaginer une sorte de mur invisible (représenté par le trait blanc) entre Cédric et le chien pour marquer leur indifférence réciproque immédiate. Ce mur fictif délimite aussi le cadrage de la scène : d'un côté, il y a l'activité principale sur laquelle les hommes sont collectivement focalisés (le « cercle » du repas) et de l'autre côté, il y a le chien, parmi les autres détails de l'environnement situés en arrière plan de la scène principale. Présent sur le mode de la « présence-absence », l'animal est là, tout proche, mais n'appelle pas à la vue des hommes.

²¹ Thévenot L., *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. Paris, La Découverte, 2006, pp.128-129.

²² Datchary C., « Prendre au sérieux la question de la dispersion au travail. Le cas d'une agence de création d'événements », *Réseaux*, 22 (125), pp. 175-192.

Photo 2 : Puis : « parasite ». Dès qu'un regard latéral est lancé avec fugacité par Cédric vers le chien, une fenêtre s'ouvre entre ces deux êtres (le « mur fictif » devient pointillés et commence à se déplacer). Il s'agit ici d'une attention non pertinente qui ne vient pas d'un stimulus externe mais bien d'une attente subjective du jeune homme. Ce regard distrait marque alors la prise de distance de Cédric par rapport au cadre principal de la scène. Puisque les principes organisationnels du repas supposent une certaine stabilité, Cédric s'autorise ce relâchement d'attention. Ainsi, ces « appuis de reposité »²³ relatifs au repas lui fournissent de solides aplombs rendant possible une marge de manœuvre dans ses actions. Il se dégage peu à peu de l'enjeu et des impératifs liés à cette activité collective. C'est donc un début de dérision des attitudes : sans complètement sortir du « cadre » commun des gestes rituels du repas, son regard décentré indique qu'il s'en éloigne, son attention se disperse. Aussi, cette photo annonce le début d'une modalisation de cadre.

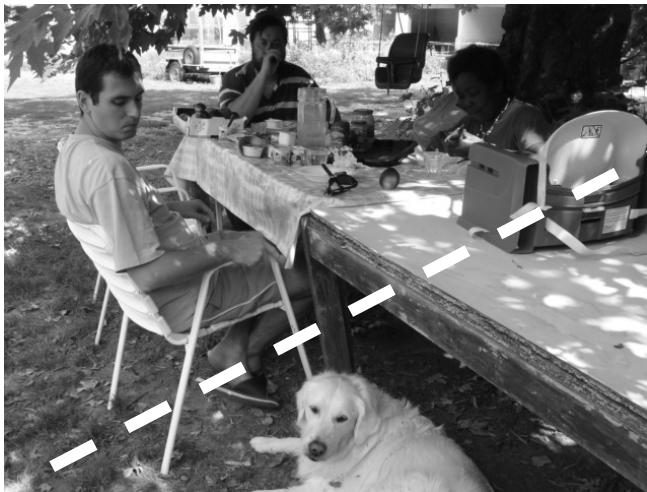


Photo 2

Le visage de Cédric est encore relativement sérieux. Son torse est d'aplomb, face à la table, sa position est toujours un peu raide. Sa tête se tourne vers le chien mais reste droite, seuls ses yeux se baissent. Ses lèvres tombent un peu vers le bas. Le chien ne fait pas attention à l'homme. Les traits de sa face sont neutres, ses oreilles sont relâchées et sa truffe remue très peu. Il n'est plus réactif face aux détails de l'environnement. Ses yeux clignent lourdement, son corps est « avachi ». Il commence à s'endormir.

Photo 3 : Cédric module alors individuellement sa conduite pour interagir avec le chien en périphérie de la scène principale. Sa manière d'être présent avec le chien vient modifier la « consistance » de sa posture qui devient plus relâchée. Cette latéralisation de l'attention de Cédric s'illustre par le déplacement du mur fictif à présent situé entre les autres personnes et lui. Ce déplacement permet de voir que Cédric se dégage encore un peu plus du centre de la scène du repas. Il marque ainsi son entrée dans une activité secondaire intime avec le chien sans pour autant être hermétique à l'enjeu de l'activité principale (d'où le maintien des pointillés du mur fictif indiquant qu'il garde un « œil » sur elle au cas où il y serait sollicité). Cédric fait un petit bruit de bouche pour attirer l'attention de l'animal. Après un sursaut, le chien tourne la tête vers lui et le fixe des yeux d'un air intéressé. Le corps canin retrouve une expression de tension et de vigilance mais cette fois-ci, il focalise sur l'homme plutôt que sur l'environnement. L'homme cherche à maintenir l'attention du chien en lui chuchotant quelques mots d'une voix infantile et en lui adressant un morceau de nourriture « fictif » dont il simule la saisie par un pincement de doigt.

²³ Les « appuis de la reposité de l'action » forment, pour A. Piette, un ensemble de règles, de repères et d'objets qui viennent stabiliser la situation et permettent à la présence humaine de se dégager légèrement des contraintes liées à celle-ci : « Les situations que les hommes traversent au fil de la journée reposent sur un arrière-plan de repères, de rythmes, de contraintes, de buts et de normes. Diffus, implicites, ils font l'action des hommes qui n'a plus qu'à se déployer. Déchargée, elle semble se reposer, exprimer sa docilité dans les détails, ceux qui distraient, ceux qui tranquilisent », Piette A., *L'être humain. Une question de détails*, Marchienne-au-Pont, Socrate Editions Promarex, 2007, p. 71.



Cédric regarde le chien en souriant un peu face à sa naïveté. Les traits de son visage sont moins crispés que sur la photo précédente : les sourcils ne sont plus contractés et les pommettes apparaissent. Il a l'air calme, sa position se relâche : le bras paraît souple, le torse, toujours face à la table se courbe sensiblement, la tête penche un peu plus vers le chien indiquant une certaine attention conférée à ce dernier.

Photo 3

Les expressions faciales du chien ont aussi leur importance car l'homme les reconnaît et s'en émeut : elles participent ainsi au dégageant plus affirmé de Cédric par rapport à l'activité principale et à son engagement dans la distraction ludique. Le chien observe en fait la main humaine avec un air curieux et la renifle : ses oreilles se dressent, ses sourcils se haussent et ses yeux s'ouvrent plus grands. Les traits de sa face libèrent ainsi des qualités infantiles (yeux ronds, regard attentif, face potelée, etc.) qui attendrissent et amusent l'être humain²⁴.

Photo 4 : Les repères et appuis que possède Cédric sur l'évolution du repas le libère de l'angoisse et de la vigilance face à ce qui se passe d'important dans l'activité collective. Pendant cet instant furtif il peut se distraire et s'écarter de l'enjeu sans risquer de troubler le déroulement de la scène principale. C'est dans ce jeu interstitiel que la modalisation de cadre peut alors s'effectuer par ajout d'une strate *ludique* à la strate prédominante. C'est pour cette raison que l'interaction avec le chien prend l'aspect d'une plaisanterie (Cédric dupe le chien avec allégresse), et prend une connotation fictionnelle (Cédric parle au chien *comme si c'était une personne*). Le jeune homme continue donc de parler à l'animal tout bas en des termes qui n'ont aucun contenu référentiel (« *C'est quoi ça hein ? Dis pépère... c'est quoi ça ?* ») suggérant par-là que, paradoxalement, il sait bien que le chien n'est pas une vraie personne interprétant le sens de ses paroles et capable de lui répondre. Ce qui signifie que l'interaction homme-chien contient un caractère *paradoxal* qui ne conduit pas pour autant au blocage de l'action principale du repas, mais engage une action nouvelle, dans un mode nouveau. Et bien qu'elle semble isolée de l'activité du repas -puisque les actions faites par l'homme et le chien ne s'y intègrent pas- cette interaction n'est pas une impasse. A vrai dire, son autonomie est relative car même en formant un nouveau cadre ludico-fictionnel, elle se réfère en même temps au cadre de la pratique du repas avec lequel elle reste connectée.

²⁴ Serpell J., *In the company of animals: a study of human-animal relationship*, Oxford, Basil Blackwell, 1986.



Photo 4

Cédric joue avec l'animal en lui « titillant » les oreilles. Son visage prend alors des expressions simples de plaisir et de détente. Sourire, tendresse et soin apportent cette légèreté à l'instant. Le chien ne paraît pas joyeux dans ses postures : probablement est-il satisfait d'être le foyer immédiat d'attention humaine mais les mimiques de sa face prétendent qu'il n'apprécie pas vraiment de se faire tirer l'oreille, il tourne la tête pour se dégager du contact manuel. Bien que sa participation reste calme, son corps est tout de même plus contracté que sur la photo 2, où nous l'avions décrit comme « avachi ».

Conclusion

Le dépliement de cette séquence grâce à l'outil photographique employé dans une perspective phénoménographique permet de comparer les modalités de présence de l'humain et de l'animal et montre ainsi que la façon d'être présent dans l'interaction ne se traduit pas de la même manière chez l'homme que chez le chien. Chez Cédric, il s'agit d'une forme de tranquillité de l'être qui se voit sur le corps par la détente musculaire et l'apparition de mimiques relatives au plaisir. En *même temps* qu'il garde un pied dans l'activité stable du repas, l'homme se dégage de l'enjeu et des engagements normatifs pour se distraire tranquillement en aménageant un espace intime et ludique avec la présence animale. Ce jeu subtil de l'acteur dans sa manière d'être impliqué au sein d'une situation caractérise ainsi son mode de présence relâché²⁵. Tandis que pour le chien, l'entrée dans l'interaction avec l'homme se fait au contraire par un comportement intéressé qui contracte un peu plus son corps et ses traits faciaux et qui le tire de l'état de « sommeil provisoire » dans lequel il s'installe la plupart du temps lorsqu'il « ne fait rien ». La comparaison des descriptions relatives au chien montre que celui-ci bascule d'un état d'attention focale associé à une brève contraction du corps par l'inquiétude²⁶ (photo 1, 3, 4) à un état de passivité qui s'exprime par l'endormissement rapide (photo 2). Par conséquent, l'attention du chien bascule de la pertinence à la non-pertinence. Ainsi, à l'inverse de l'homme, il ne parviendrait pas à être présent sur le mode de la latitude comportementale, dans l'entre-deux de la distraction, car il n'aurait pas assez d'appuis stables (règles, objets, etc.) sur lesquels il pourrait se reposer et faire des choses autres que celles en rapport à l'enjeu de la situation. Le milieu étant pour imprévisible et instable, il chercherait sans cesse à décrypter quelques aplombs précaires sur lesquels il pourrait s'appuyer pour agir. Pour lui, chaque élément serait donc une source de tension qui viendrait l'inquiéter, le contracter (un bruit, un mouvement, une odeur, la main de Cédric...) ou, à l'inverse, ce serait le « vide » de l'inactivité²⁷ qui plongerait l'être animal dans un état de sommeil sans fatigue dès qu'il ne fait rien. Tantôt attentif, tantôt indifférent, l'enchaînement des actions canines dans le déroulement des situations apparaît ainsi plus fragmenté comparé à la fluidité des mouvements humains. C'est bien cette fluidité et cette

²⁵ Piette A. *Le mode mineur de la réalité*, Louvain, Peeters, 1992.

²⁶ Burgat F., *Liberté et inquiétude de la vie animale*, Paris, Kimé, 2006.

²⁷ Nahoum-Grappe V., *L'ennui ordinaire*, Paris, Ed. Austral, 1995.

légèreté de l'être qui caractérise la présence de l'homme heureux dans sa relation avec le chien. Certes, l'animal canin peut bien ressentir de la joie et de l'emballement, mais il ne s'agira pas de bonheur tiède en tant que manière d'être paisible et heureux, il s'agira plutôt d'un état présent d'excitation joyeuse dans lequel il aura basculé momentanément pendant le jeu²⁸. En revanche, un relâchement amusé, un sourire soupiré, c'est cela le bonheur tiède : un sentiment humain d'existence permettant de tourner en dérision, de faire de l'humour, d'avoir du plaisir de façon détendue dans l'échange avec l'animal tout en continuant de s'impliquer dans l'activité initiale avec d'autres humains. Une façon pour l'homme d'être en paix lorsque la diffusion de son individualité -sa singularité comportementale- pendant un moment de distraction avec l'animal n'est pas source de tension avec le cadre général de la situation.

La présence canine dégage ainsi des qualités intéressantes pour comprendre la manière d'être de l'humain : elle apaise sans étourdir et elle incite sans captiver. Elle est un détail sans importance dans la situation sur lequel l'homme peut poser son attention sans avoir besoin de faire un travail important de réflexivité. En effet, le chien est un être qui n'est pas capable de nous juger ni de nous critiquer et ne parvient pas à « pénétrer » notre pensée. Sa présence ne réclame donc pas les exigences de réciprocité et de réflexivité attendues dans les interactions entre adultes humains : on peut rapidement fermer les yeux sur elle²⁹. Mais bien qu'elle soit un détail reposant, elle est aussi une présence animée qui surprend et intéresse l'homme par sa créativité expressive garantissant l'attendrissement et l'amusement de ce dernier : elle nous attire dans cet espace « voyou » de la distraction ludique, de façon sans doute plus extrême que ne le ferait un objet quelconque, car elle nous place dans une relation interactive qui nous séduit et nous touche.

A travers cette analyse comparée des modes d'être de l'homme et du chien ainsi que de leurs modes d'être-ensemble dans cette situation en plein air, nous voyons progressivement apparaître les spécificités de chacun. La démarche phénoménographique ouvre ainsi des plans d'analyse considérables pour les sciences sociales car elle offre la possibilité de pouvoir suivre de près et décrire en détails les êtres humains et non humains, en particulier les animaux, sans devoir renoncer à la spécificité de la présence de ces derniers. Avec les méthodes classiques de l'ethnographie consistant à décrire les activités significatives et pertinentes pour les acteurs (humains), nous n'aurions sans doute pas pu relever cet instant furtif de bonheur avec l'animal, parce qu'il se situe en deçà de tout enjeu de sens et de pertinence. Certes, cet instant n'est qu'une parenthèse sans conséquence pour l'enjeu de la situation (le repas), mais il laisse toutefois entrevoir l'homme dans des modes de présence autres que ceux les plus convenus (acteur rationnel, grave, vigilant, etc.) et nous présente l'animal dans des situations où il ne fait pas l'objet d'une utilisation significative par l'homme, libérant ainsi sa présence des contraintes liées à ce genre de situation (travail, assistance, garde, etc.). Sinon, comment comprendre les rapports de l'homme et du chien sans évoquer ces petits instants anodins de légèreté où, comme l'écrit Milan Kundera³⁰, ne rien faire (d'important) n'est pas synonyme d'ennui, mais de paix.

²⁸ C'est peut-être ainsi qu'il faut comprendre l'idée du philosophe Giorgio Agamben : les animaux ne peuvent pas être *heureux*, simplement ils peuvent être *contents* en fonction de ce qui se présente à eux dans une situation, « vu que, par définition, ils s'en *contenteront* », *L'ouvert. De l'homme et de l'animal*, Paris, Payot, 2002, p. 21

²⁹ Vicart M., « Regards croisés entre l'animal et l'homme : petit exercice de phénoménographie équitable », *ethnographiques.org*, novembre 2008, [en ligne], <http://www.ethnographiques.org/2008/Vicart.html>

³⁰ « Contempler le paysage du haut d'une colline par un bel après midi ensoleillé en compagnie de son chien, c'est retourner au jardin d'Eden où ne rien faire n'était pas synonyme d'ennui, mais de paix », Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, 1984.

Bibliographie :

- Agamben**, Giorgio, *L'ouvert. De l'homme et de l'animal*, Paris, Payot, 2002.
- Birdwhistell**, Ray, « Exercice de kinésique et de linguistique : la scène de la cigarette », in Winkin Y. (éd.), *La nouvelle communication*, Paris, Seuil : 160-190.
- Burgat**, Florence, *Liberté et inquiétude de la vie animale*, Paris, Kimé, 2006.
- Chauchard**, Paul., *La douleur*, Paris, P.U.F, 1959
- Comte-Sponville**, André, *Le bonheur, désespérément*, Paris, Ed. Pleins feux, 2000.
- Datchary**, Caroline, « Prendre au sérieux la question de la dispersion au travail. Le cas d'une agence de création d'événements », *Réseaux*, 22 (125), pp. 175-192.
- Despret**, Vinciane, **Porcher** Jocelyne, *Etre bête*, Arles, Actes Sud, 2007.
- Fontenay** Elisabeth. (de), *Le silence des bêtes*, Paris, Fayard, 1998.
- Giroud-Fliegner**, Olivier, *A la bonne heure. Etre heureux*, Paris, Le Seuil, 1997.
- Goffman**, Erving, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991
- Hare**, Brian, **Tomasello**, Mickael, "Human-like social skills in dogs ?", *Trends in Cognitive Sciences*.
- Héran**, François, « Comme chiens et chats, structures et genèse d'un conflit culturel », *Ethnologie française*, 18 (4), 1988.
- Kendon**, Adam, *Conducting Interaction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- Kundera**, Milan, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, 1984.
- Lévi-Strauss**, Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon Edit., 1962.
- Nahoum-Grappe**, Véronique, *L'ennui ordinaire*, Paris, Ed. Austral, 1995.
- Nizet**, Jean, **Rigaux**, Nathalie, *La sociologie de Erving Goffman*, Paris, La Découverte, 2005.
- Piette**, Albert, *Le mode mineur de la réalité*, Louvain, Peeters, 1992.
- Piette**, Albert, *Petit Traité d'anthropologie*, Marchienne-au-Pont, Socrate Ed. Promarex, 2006.
- Piette**, Albert, *L'être humain. Une question de détails*, Marchienne-au-Pont, Socrate Ed. Promarex, 2007.
- Rémy**, Catherine, « Fictionnalité, singularité et liturgie : micro-ethnographie d'une messe catholique et d'un culte protestant luthérien », *ethnographiques.org*, Numéro 4 –nov. 2003 [en ligne]
- Serpell**, James, *In the company of animals: a study of human-animal relationship*, Oxford, Basil Blackwell, 1986.
- Thévenot**, Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. Paris, La Découverte, 2006.
- Troncy**, Pierre-Maurice, *Avec les animaux, nous avons la douleur en partage*, Paris, Ed. Le Manuscrit, 2004.
- Vicart**, Marion, « Faire entrer le chien en sciences sociales », *Interrogations ?*, n°1, décembre 2005, p. 131-136 [en ligne]
- Vicart**, Marion, « Regards croisés entre l'animal et l'homme : petit exercice de phénoménographie équitable », *ethnographiques.org*, novembre 2008, [en ligne], <http://www.ethnographiques.org/2008/Vicart.html>
- Vicart**, Marion, « Quand l'anthropologue observe et décrit des journées de chiens » in *Comment penser le comportement animal? Contribution à une critique du réductionnisme*, Paris, Editions Quae, ouvrage collectif à paraître en 2009.